

Rochers et sources à la naissance d'un sanctuaire oraculaire

Anne JACQUEMIN

Didier LAROCHE

RÉSUMÉ

Si les auteurs anciens ont été sensibles à la forme en théâtre du sanctuaire de Delphes et aux conséquences sonores de ce fait, les premières mentions de l'homérique « rocheuse Pythô » se réfèrent à l'abondance de rochers présents sur le site. Des pierres liées au mythe ou à l'histoire ont formé le paysage en lien avec les sources, la purificatrice Castalie, l'inspiratrice Cassôtis. Toujours présents, toujours actifs, blocs tombés des Phédriades, eaux jaillissantes enchantent les poètes mais inquiètent les responsables modernes du site, ils sont aussi l'occasion de rouvrir des dossiers comme celui de la « fontaine dite des Muses » et du sanctuaire de Néoptolème.

Mots-clés : Apollon, Cassôtis, Castalie, Delphes, oracle, Pythô, rocher, source.

ABSTRACT

If ancient authors were sensitive to the theatre-like shape of the sanctuary at Delphi and the sonorous consequences of this fact, the first mentions of the Homeric "rocky Pythô" refer to the abundance of rocks on the site. Stones linked to myth or history have formed the landscape in connection with the springs, the purifying Castalie and the inspiring Cassôtis. Always present, always active, the fallen boulders of the Phaedriads and the gushing waters have enchanted poets and worried modern site managers alike and are also an opportunity to reopen issues such as the "Fountain of the Muses" and the sanctuary of Neoptolemos.

Keywords : Apollo, Cassotis, Castalia, Delphi, oracle, Pytho, rocks, springs.

Site de moyenne montagne, le sanctuaire de Delphes occupe un plateau entre deux parois verticales : au nord celle des deux Phédiades, contreforts du massif du Parnasse dont elles cachent la triple cime, au sud celle qui tombe sur la vallée du Pleistos. La première mention du lieu se trouve dans l'*Iliade* où il figure sous le nom de Pythô, mais aussi, dans la partie phocidienne du *Catalogue des vaisseaux*, sous celui de Pythôn, au féminin, comme le montre l'adjectif qui est le même dans les deux cas¹ :

Οὐ γὰρ ἐμοὶ ψυχῆς ἀντάξιον οὐδ' ὅσα φασὶν
Ἴλιον ἐκτῆσθαι, εὖ ναιόμενον πτολίεθρον,
τὸ πρὶν ἐπ' εἰρήνης, πρὶν ἔλθειν υἱᾶς Ἀχαιῶν,
οὐδ' ὅσα λάϊνος οὐδὸς ἀφήτορος ἐντὸς ἔεργει,
Φοίβου Ἀπόλλωνος, Πυθοῖ ἐνὶ πετρῆεσση²

L'image du site qui s'est imposée aux Anciens à partir de l'époque hellénistique est celle d'un théâtre, image relativement courante dans la littérature géographique d'époque hellénistique et impériale³.

Nous n'évoquerons pas ici la formation géologique du site⁴ ; nous ne parlons que des phénomènes historiques de l'époque mycénienne, début de la fréquentation du site, à nos jours, phénomènes qui avaient intéressé P. Amandry lors des fouilles des années 1938-1942⁵ qui ont dégagé des niveaux que la Grande fouille avait souvent négligés.

À propos du rôle essentiel de l'eau⁶, nous nous attacherons principalement à la fontaine de la terrasse du temple (*SD 332*). Nous aborderons ensuite la question des rochers et de leur place dans le sanctuaire.

1. L'eau, les prêtresses et les poètes

Pausanias rappelle le rôle important de l'eau dans le rituel mantique, puisqu'elle rend « prophétesses » (μαντικαί) les femmes qui la boivent dans l'*adyton*⁷. Lucien fait de l'eau l'un des trois

1 *Iliade*, IX, 405 et II, 519. L'adjectif est πετρῆεσσα sur lequel nous reviendrons. Le nom de Delphes, avec identité du toponyme et de l'ethnique au pluriel désignant la communauté politique, apparaît à l'époque archaïque, mais Pythô reste en usage chez les poètes et sur son nom sont formées les épicleses d'Apollon et d'Artémis, le nom de la fête des *Pythia*, l'adjectif *pythionicos* qui désigne le vainqueur à une épreuve de ce concours. La forme Πυθῶ qui est d'abord un théonyme est plus ancienne que la forme Πυθῶν du chant II qui est celle d'un toponyme féminin. L'anthroponyme masculin Πύθων a été ensuite formé quand la forme anonyme de l'*Hymne homérique à Apollon* est devenu un serpent, dont la première attestation connue se trouve dans *Iphigénie en Tauride d'Euripide*. Nous remercions Cl. Le Feuvre pour ses informations relatives au nom Pythô

2 *Iliade*, IX, 401-405 : « Il n'est rien, pour moi, qui vaille la vie, pas même les richesses que s'est acquise naguère la bonne ville d'Ilion, aux jours de la paix, avant qu'ici vinssent les fils des Achéens ; non pas même celles qu'enferme le seuil de pierre de Phoibos Apollon, le Décocheur de flèches dans Pythô pleine de rochers » (trad. P. Mazon, très légèrement modifiée des paroles d'Achille à Ajax, Ulysse et Phénix qu'Agamemnon lui a envoyés en ambassade).

3 Strabon, IX, 3, 3 = 418 C : θεατροειδές – le géographe, qui emploie cet adjectif également pour la cité de Massalia (IV, 1, 4 = 179 C) qualifie le χωρίον delphique de πετρῶδες, ce qui est aussi le cas pour celui de la fondation phocéenne. L'image du théâtre se retrouve chez l'abréviateur latin de Trogue-Pompée, Justin : *media saxi rupes in formam theatri recessit* (XXIV, 6, 8 - « en sa partie médiane, la paroi rocheuse fait retrait en forme de théâtre », trad. NACHTERGAEL 1977, p. 153). Voir DURVYE, MORETTI 2020 et CABARET, DAN 2020.

4 Voir PÉCHOUX 1992.

5 AMANDRY 1940-1941, p. 253-262 (fouilles de 1941 avec rappel des travaux de L. Lerat en 1934-1935 et de l'exploration sous les dallages effectuée en 1938 et 1939) ; AMANDRY 1942-1943, p. 339-345 (fouilles de 1942).

6 Un programme de l'École française d'Athènes, dirigé par A. Perrier, est en cours. On citera aussi deux travaux inédits de M. Champeaux-Rousselot, une thèse et une thèse de post-doctorat de la 5^e section de l'EPHE, sous la direction de Fr. de Polignac, portant, l'une sur Castalie, l'autre sur le paysage delphique en-dessous (vallée du Pleistos) et au-dessus (Parnasse) du site.

7 Pausanias, X, 24, 7. L'auteur ne dit pas expressément qu'elles la boivent ; les ablutions ne font que purifier.

éléments indispensables à la production d'oracles à Delphes, avec le laurier et le trépied⁸. P. Amandry a consacré un chapitre de sa thèse à ce qu'il appelle « la source sacrée » et à sa difficile identification⁹, liée à la présence de plusieurs sources dans le sanctuaire et ses alentours.

1.1. Castalie

C'est un point qui a suscité bien des malentendus et des confusions, et ce, dès l'Antiquité, puisque son eau est celle qui est la plus fréquemment citée, et souvent à tort. En effet, elle n'a jamais inspiré quiconque, elle purifiait seulement le personnel du sanctuaire et les consultants¹⁰, mais elle fait partie des symboles delphiques utilisés par les poètes au point de devenir un équivalent de Delphes et la source du sanctuaire oraculaire de Daphné près d'Antioche porte son nom¹¹.

Une double installation exploite cette source dans un site de faille rocheuse qui avait tout pour donner l'idée de la manifestation de la puissance divine et qui est, pour certains savants, le site originel des cultes anciens, comme celui de la Terre et des Muses¹². La fontaine archaïque, en bas, n'a été découverte que tardivement, à la suite des travaux de déplacement de la route d'Arachova ; il s'agit d'une fontaine à cour qui peut accueillir un rituel de purification collective lors des consultations oraculaires. La fontaine rupestre qui fut aménagée à l'époque impériale est la seule qu'aient connue les voyageurs qui l'ont dessinée au XVIII^e et au XIX^e siècle et les archéologues de la Grande fouille. Sa visibilité, à l'entrée du site, explique que les poètes de l'époque impériale en aient fait une source d'inspiration et que les auteurs chrétiens antiques y aient situé l'eau que buvait la Pythie¹³ – ils n'avaient pas lu Pausanias qui est clair sur le sujet. Les commentateurs tardifs ont joué un rôle important dans la popularité ultérieure de cette eau, au moins autant que les poètes latins de la fin de la République et de l'Empire.

1.2. Cassôtis

La fontaine Cassôtis fournissait la véritable eau prophétique, mais son emplacement exact demeurait une énigme : Pausanias semble la décrire au nord du temple et au sud de la pierre de Cronos, mais le petit mur à travers lequel, selon cet auteur, on passe pour l'atteindre n'a pas été identifié¹⁴. Quant aux autres informations qu'il fournit, l'auteur déclare rapporter ce qu'on dit de cette eau, sans le prendre à son compte, à savoir qu'elle va sous la terre et que dans l'*adyton* elle donne aux femmes qui la boivent (à savoir les pythies) la faculté de rendre des oracles¹⁵. Il ajoute que la source porte le nom d'une Nymphé du Parnasse qui n'est pas autrement connue. A. Frickenhaus¹⁶ pensait retrouver la source derrière le mur

8 Lucien, *Bis accusatus*, 1. Il convient de signaler que Lucien ne donne pas le nom de cette « eau sacrée » (ἱερὸν νόμα).

9 AMANDRY 1950, p. 135-139. Nous proposons *infra* une réponse à cette question.

10 AMANDRY 1977 ; AMANDRY 1978 ; PARKE 1978. Les deux articles de P. Amandry font le point sur les connaissances archéologiques ; celui de H.W. Parke analyse les sources textuelles. Voir aussi AMANDRY 1996, p. 87-89. Nous reviendrons ultérieurement sur ce point.

11 Cette source est connue par l'oracle rendu à Oribase, le médecin de l'empereur Julien, attribué par certains à Delphes, par d'autres à l'oracle de Daphné.

12 AMANDRY 1950, p. 228-230.

13 Origène (*Contre Celse*, 7, 3) l'assied même sur le στόμιον de Castalie. L'idée que l'eau de Castalie est à l'origine du phénomène prophétique conduit Grégoire de Naziance à se réjouir (*Invectives contre l'empereur Julien*, II 32) du silence de la source : sur le rôle de Castalie chez les auteurs chrétiens, voir AMANDRY 1950, p. 236-239.

14 Voir cependant *infra* une hypothèse nouvelle.

15 Pausanias, X, 24, 7.

16 FRICKENHAUS 1910, p. 256-269.

Ishegaon bornant la terrasse du temple au nord, mur qui présente une ouverture, ultérieurement fermée par un bassin, mais aucune canalisation ne semble avoir conduit l'eau dans l'*adyton*¹⁷. Il en est de même de la proposition de J. Pouilloux qui restituait la fontaine au Nord-Est de la terrasse du temple, près du monument de Prusias¹⁸ : si le rocher a bien été aménagé, nous le verrons¹⁹, l'emplacement ne correspond pas à la description de Pausanias et surtout l'arrivée d'eau n'est pas vraiment assurée dans ce que l'auteur qualifie de « bassin supérieur », encore moins dans le bassin inférieur. La fontaine qui desservait le village de Castri, au-dessus de l'église Saint-Nicolas, fut ornée en 1868 d'une plaque de marbre la nommant Cassôtis, comme l'école était dite « de Delphes » depuis 1858²⁰. Cette fontaine n'a pas véritablement de nom chez les auteurs anciens.

1.3. La fontaine de la terrasse du temple (fig. 1)

Cette eau renvoie très probablement à la fontaine de la terrasse. Plutarque mentionne dans son dialogue *Sur les oracles de la Pythie*, que ses interlocuteurs font face aux marches du temple, au sud, face au sanctuaire de la Terre et à l'eau de <...>²¹. Le nom de l'eau n'a pas été conservé par les manuscrits, ce qui a permis à l'éditeur anglais W.R. Paton de restituer le nom de Cassôtis, mais R. Flacelière, qui en doutait, conserva la lacune²². Le nom de « fontaine des Muses » a été donné, dès le guide de A. Keramopoulos (1908), à une structure ancienne construite en même temps que les fondations du temple du VI^e s. P. Amandry accepte l'identification de la « fontaine des Muses » avec Cassôtis, mais il supposait que les travaux du temple au IV^e s. l'avaient condamnée²³.

Cette fontaine (*SD* 332, fig. 2) fait partie d'un ensemble plus vaste qui inclut un circuit aménagé dans les substructions du temple. Ce complexe a intrigué, non seulement les touristes à l'époque où il était accessible, mais également certains archéologues, peu nombreux, qui ont tenté de comprendre sa destination et son fonctionnement. C'est d'abord F. Courby qui a examiné, relevé et interprété ce dispositif complexe dans la monumentale publication du temple et de ses abords²⁴. J. Pouilloux est revenu sur la question dans sa contribution des *Énigmes à Delphes* portant sur Cassôtis²⁵. Cherchant à démontrer que Cassôtis se trouve en réalité à l'est du temple, contre un rocher dont nous reparlerons plus tard, il n'accorde pas une attention particulière à la construction de la terrasse. Son explication suppose que l'information récente transmise par Pausanias sur le trajet de l'eau de Cassôtis sous le temple n'est qu'une tromperie des prêtres de Delphes. Si la publication du temple du IV^e siècle n'aborde pas cette question, c'est parce que cette étude se limite à la construction du dernier temple, postérieure aux différents aménagements dont il sera question ici. Cependant, E. Hansen a consacré une partie d'un article publié en 2009 à cette installation, à sa description et à son interprétation²⁶.

17 Le mur du IV^e s. qui limite la terrasse au Nord peut difficilement être qualifié de οὐ μέγα, mais Frickenhaus n'avait pas tort de chercher Cassôtis au-dessus du temple. Pausanias n'est pas toujours précis quand il décrit les offrandes autour du temple et il est possible que certaines constructions se soient dressées sur cette terrasse, comme la fontaine Cassôtis.

18 POUILLOUX 1963.

19 Cf. *infra*.

20 JACQUEMIN, MULLIEZ & ROUGEMONT, 2012, p. 585, n° 300-A (linteau de la porte de l'école de Delphes) et 300B (« la source Cassôtis » dans le village de Castri). Cette fontaine était alimentée par la source Kerna (cf. *infra*).

21 Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 17, 402 C (éd. R. Flacelière, Collection des Universités de France).

22 Voir apparat *ad locum*, *Sur les oracles de la Pythie*, Collection des Universités de France, p. 66, l. 2.

23 AMANDRY 1996, p. 91. Son argument d'un rehaussement significatif du niveau de la terrasse n'est pas étayé.

24 COURBY, 1913-1927, p. 171-184.

25 POUILLOUX 1963, p. 93-98.

26 HANSEN 2009, 128-138



Fig. 1 : Vue de la fontaine de la terrasse SD 332 et des aménagements périphériques (photo D. Laroche).

Il convient de revenir sur l'état des lieux : F. Courby associait à l'installation un espace aménagé (k-j) à l'intérieur des fondations du temple « des Alcmonides », vers l'angle sud-ouest. E. Hansen exclut cette « première chambre » en considérant que le vide actuel n'existait pas dans les fondations du temple du IV^e siècle. Nous nous rangeons à son avis et nous ne prendrons en compte que les trois « canaux » situés à l'est de cette hypothétique pièce occidentale. Le réseau considéré se compose d'un canal (j-c-d) qui débouche sur le côté sud et alimente, au travers d'un petit canal (n) une fontaine proprement dite, espace restreint accessible par un escalier dont ne subsistent que les douze marches les plus basses. Une dérivation (e-f-g-h) de la canalisation contourne ce réduit, dont il récupère l'eau, et se dirige droit vers le mur de terrasse (dit « polygonal ») à travers lequel est aménagé un émissaire (m).

Un autre passage (a-b), situé 55 cm plus haut que le canal décrit précédemment, permet d'accéder depuis une ouverture soignée en façade des fondations à l'extrémité ouest du canal nord. Par ailleurs, E. Hansen a signalé que le parement nord du canal nord est constitué de blocs semblables à ceux que l'on trouve dans la fontaine de la terrasse, blocs qui semblent provenir d'un temple antérieur.

Pour interpréter ces différents aménagements, E. Hansen proposait le scénario suivant : le canal et l'exutoire I correspondraient à un premier état où la source se serait trouvée à l'extrémité intérieure du canal I. Les modifications du réseau d'eau souterrain auraient conduit à reporter le point de captage plus à l'est, au droit du canal II aménagé pour cette raison. On objectera que cette explication ne rend pas compte du canal de jonction entre I et II, situé à la même hauteur que le conduit II. On pourrait donc penser que c'est plutôt un déplacement vertical de la source qui serait à l'origine du nouveau dispositif. Dans l'impossibilité de surbaissier le puissant appareil du canal I, on a préféré ouvrir une seconde voie plus bas et plus à l'Est, en abandonnant le premier passage. Dans tous les cas, on doit imaginer, pour acheminer l'eau dans ces substructions, la présence de conduites de terre cuite, sans lesquelles l'eau se perdrait tout le long des passages. Ainsi les interprétations faites jusqu'à présent sur un faible débit de l'eau, en raison de la petitesse des rigoles visibles, n'ont pas lieu d'être, car ces rigoles accueillait des conduits de terre cuite et non l'eau directement. De la même manière, on restituera un dispositif évacuant l'eau au travers du mur

Le déplacement de la circulation de l'eau ne peut se comprendre qu'en admettant qu'il ait eu lieu lors d'une réfection des fondations, car il était impossible de construire ces tunnels dans une construction préexistante. Nous observons justement une césure très nette des fondations entre les exutoires I et II²⁷, ce qui permettrait d'associer l'appareil autour de l'exutoire I à un premier état - temple(s) antérieur(s) à celui des Alcmonides - et l'ouverture II à la construction du temple de la fin du VI^e siècle²⁸.

Pour résumer, si on peut voir, comme E. Hansen, dans le réseau actuellement visible le résultat d'un déplacement de la source d'ouest en est, il faut garder à l'esprit que d'autres scénarios sont possibles, notamment si l'on considère que le dispositif souterrain placé à l'ouest (a-b) est un passage technique permettant l'accès à la source pour des nécessités d'entretien, ce que semble suggérer l'état des vestiges où l'on voit mal comment l'eau aurait circulé. Toutefois c'est à la fontaine SD 332 que nous allons maintenant nous intéresser.

Nous nous trouvons, en tout état de cause, devant une structure différente d'une fontaine publique ; ces dernières se caractérisent en effet par un débit abondant et une large accessibilité. Ici nous voyons un escalier étroit, ne pouvant être emprunté que par une personne à la fois, s'enfonçant profondément sous le sol et menant à un bassin où se trouve, à un niveau très bas un simple trou, sans embout, destiné à un faible débit, ce que confirme la rigole d'évacuation au sol. Une conclusion s'impose : nous avons ici un dispositif individuel, avec une fonction rituelle par une eau peu abondante, et non une fontaine publique destinée au puisage de l'eau. Cet agencement, qui, d'un point de vue architectural, rappelle celui des bains rituels juifs (*mikvé*), mais où l'eau ne semble pas jouer un rôle de purification, nous conduit tout naturellement à établir le lien, indiqué par Pausanias, avec l'eau que boit la pythie avant de prophétiser. Un parallèle plus pertinent est celui de la fontaine sacrée de la rivière Glan, au pied du temple de Glanum. Cet exemple montre comment la volée d'escalier se retourne à mi-parcours, disposition qui est indiquée à Delphes par l'absence de fondation sur le flanc est de la volée conservée.

Nous avons en effet deux témoignages importants à ce sujet, ceux de Plutarque et de Pausanias dont les informations se complètent. Plutarque et ses amis sont assis sur les degrés du temple en face du sanctuaire de la Terre et d'une fontaine qu'une lacune dans le texte a rendue anonyme. L'un des interlocuteurs, Boéthos, rappelle la présence « d'un sanctuaire des Muses près de la résurgence de l'écoulement où on prenait l'eau qui servait aux ablutions et aux aspersion » et il cite deux vers du poète Simonide : « Pour les aspersion là se puise une eau pure / sous le domaine des Muses aux beaux cheveux. »²⁹.

À l'époque impériale, les auteurs ont écrit que les pythies se purifiaient à la fontaine Castalie, qui, selon Euripide dans *Ion* et dans les *Phéniciennes*, servait aux ablutions de ceux qui fréquentaient le sanctuaire et du personnel de service³⁰. Pausanias, nous l'avons vu, parle de l'eau que buvait la Pythie (X, 24, 7). Il écrit alors qu'après avoir vu la pierre de Cronos, située au-dessus du *téménos* de Néoptolème³¹, en revenant vers le temple, on arrive à la fontaine Cassôtis. La fontaine dont il est question ici se trouvait en

27 HANSEN 2009, fig. 10, p. 125.

28 Pour l'existence de deux temples antérieurs à celui des Alcmonides, l'un des années 650-600 ; l'autre de ca 580, voir BOMMELAER 2015, p. 215-216.

29 Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, 17, 402C : Μουσῶν γὰρ ἦν ἱερὸν ἐνταῦθα περὶ τὴν ἀναπνοὴν τοῦνάματος, ὅθεν ἐχρῶντο πρὸς τε τὰς λοιβὰς < καὶ τὰς χέρνιβας > τῷ ὕδατι τούτῳ, ὡς φησι Σιμωνίδης.

« ἔνθα χερωίβεσσιν ἀρύεται [τε] Μουσῶν.

καλλικόμων ὑπένερθεν ἀγνὸν ὕδωρ. »

Simonide, né vers 557-556, a pu connaître le sanctuaire des Muses encore près du temple, alors qu'il avait disparu à l'époque de Plutarque

30 Euripide, *Ion*, 94-97 (les serviteurs du temple) ; *Phéniciennes*, 222-225 (les femmes qui deviendront les servantes du dieu).

31 Voir *infra*. Le *téménos* se trouve à gauche, en sortant du temple. En fait, ces différents lieux, qui ont suscité une abondante littérature (cf. POUILLOUX, 1960), sont peu éloignés les uns des autres.

amont du temple, mais elle semble avoir disparu sous les rochers. La fontaine de la terrasse, alimentée par une résurgence située sous le temple, peut être en relation avec la fontaine supérieure, comme les Delphiens l'on dit à Pausanias. Il n'y a pas de raison de supposer, de leur part, une supercherie, ainsi que l'ont écrit certains de nos prédécesseurs.

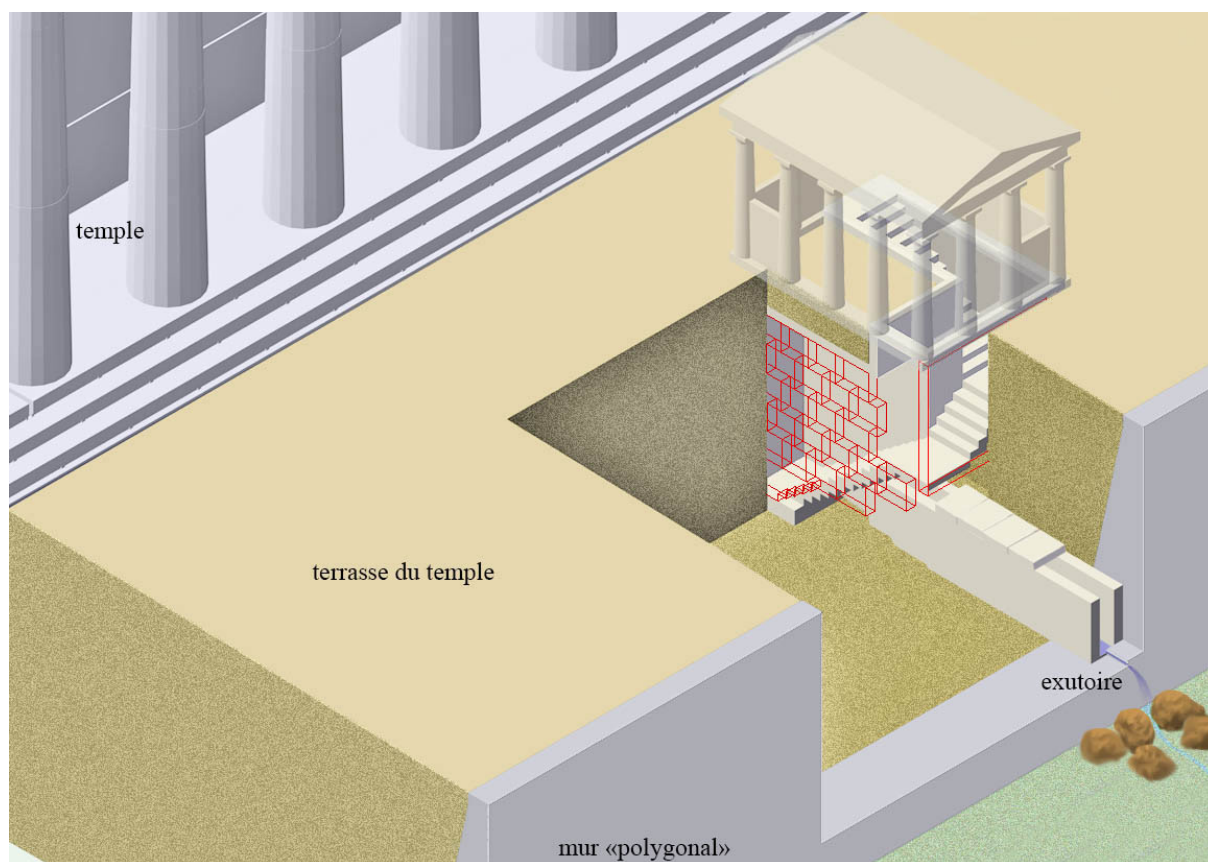


Fig. 3 : Essai de restitution de la fontaine SD 332 Didier Laroche (2024).

On ignore à quoi ressemblait la partie visible de l'installation conservée sur la terrasse³². La Pythie avait-elle accès à cette même eau depuis la cella ou au contraire sortait-elle du temple pour accéder à la fontaine de la terrasse ? Dans ce cas, elle aurait descendu les marches, but l'eau qui sortait de l'orifice en contrebas, situé à 40 cm au-dessus du dallage, puis elle serait revenue dans l'*adyton* du temple. F. Courby, qui a fait des fouilles complémentaires en profondeur dans le temple, a pu apercevoir la nappe phréatique qui se trouvait sous l'*adyton* dans un paysage de faille³³. Le niveau de cette nappe correspondant exactement à celui du canal est-ouest, on est en droit d'établir une relation entre la nappe et l'alimentation du dispositif souterrain, sans pouvoir préciser, en l'état actuel, l'endroit où elle surgissait, endroit qui a pu évoluer au cours des siècles.

32 Voir LA COSTE-MESSELIÈRE 1936, p. 48, n. 3 : l'auteur avait songé à placer le monoptère dit « sicyonien » comme « abri de la fontaine », mais avait renoncé à cette idée pour des raisons chronologiques. Nous constatons cependant qu'un monoptère conviendrait bien à un édifice de protection de la fontaine, et c'est sur ce modèle que nous avons restitué un baldaquin sur la figure 3, destiné à abriter l'escalier d'accès au point d'eau.

33 Voir les photographies dans COURBY 1913-1927, fig. 15 p. 46 et AMANDRY-HANSEN 2010, p. 218, en bas (photographie prise le 15 juin 1914).

1.4. La fontaine Kerna

Située en dehors du sanctuaire, au sud-est du stade, la fontaine Kerna, connue seulement par son nom moderne, comportait un système à deux bassins d'altitudes différentes. Alimentée par une source abondante qui fournit encore aujourd'hui l'eau au village de Delphes, elle a été fortement endommagée en janvier 1980 par une chute de rochers³⁴. Elle a alimenté les fontaines du sanctuaire de façon naturelle par ses résurgences, et artificielle par des canalisations³⁵.

1.5. La fontaine de l'*Asclépieion*³⁶

Selon P. Amandry, cette fontaine est liée à l'une des plus anciennes constructions du site, un aqueduc qui conduisait l'eau d'une résurgence située à l'ouest du temple, au sud-est de la grande base circulaire. Le bassin a été aménagé plus tardivement, on y a inscrit au V^e s. une inscription interdisant d'y entrer, signe que l'eau servait aux besoins du culte, et son chaperon a été refait au IV^e s.³⁷.

D'autres aménagements sont plus ou moins connus : bassins et canalisations de diverses natures. Le sanctuaire avait un besoin important d'eau, ne serait-ce que lors des sacrifices, quand il fallait nettoyer à grande eau les abords de l'autel, mais on sait très peu de chose de tout cela.

2. Les rochers de Delphes

2.1. Pourquoi Pythô est-elle *πετρήεσσα* ?

La forme du nom Pythô n'est pas celui d'un toponyme, mais d'un théonyme féminin que L. Dubois rapproche de Gorgô, Létô, ou Enyô et désigne l'antique maîtresse du lieu³⁸.

L'adjectif qui accompagne chez Homère et Hésiode le nom de Pythô relève du type d'adjectifs en *ήεις/ήεσσα/ήεν*, attesté dès le mycénien par le charmant *wodowe* « plein de roses », appliqué à des parfums de grande valeur³⁹ ; il signifie « plein de ... » et non « de nature ... ». L'adjectif grec *πετρήεσσα* a aussi le sens actuel du français « rocheux » et c'est ce sens qui convient mieux à d'autres cités, comme Aulis⁴⁰. Cependant

34 AMANDRY 1996, p. 90.

35 POUILLOUX 1963, p. 96 ; AMANDRY 1996, p. 90.

36 Le nom que lui ont donné les archéologues vient de la découverte dans le voisinage de plusieurs dédicaces à Asclépios datées du IV^e et du III^e s. et de l'identification de la structure SD 343 avec le sanctuaire de ce dieu : voir BOMMELAER 2015, p. 378-279.

37 AMANDRY 1942-1943, p. 341-345 ; AMANDRY 1996, p. 92-93.

38 DUBOIS 2006, p. 56. Dans son étude sur le nom de Pythagore, L. Dubois s'est intéressé à l'étymologie du nom de Pythô en rappelant (p. 60) l'étymologie populaire connue depuis *l'Hymne homérique à Apollon* qui lie le mot au verbe pourrir (*πίθασθαι*) et l'explication savante qui renvoie à l'idée d'information (*πυθάνεσθαι*) qui convient bien pour le lieu d'un oracle, mais qui présente la difficulté déjà vue par Strabon (IX, 3, 5) d'un upsilon long dans Pythô et bref dans le verbe *πυθάνεσθαι*, ce qui suppose un allongement pour lequel le géographe donne des parallèles. L. Dubois mentionne le rapprochement fait par C. Watkins avec le nom d'un serpent indien *Ahi Budhnyā*, le « serpent des profondeurs » et *πυθμῆν* « fond ». L'hypothèse d'une étymologie phénicienne (BAYARD 1943) fondée sur *puh* équivalent du grec *δέλφους* pouvant désigner une faille n'est plus retenue. En 1968, P. Chantraine concluait à un toponyme sans étymologie (CHANTRAINE 2009, p. 875).

39 CHANTRAINE 2009, p. 942, s.u. *ρόδον* pour *ρόδέεις*. C'est d'ailleurs le seul sens de l'adjectif français « rocheux » jusqu'au XIX^e s., comme le montrent aussi bien le *Littre* que le *Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 1973.

40 *Iliade*, II, 496. Dans le cas de Delphes, si on préfère ce sens, on peut penser aux parois des Phétriades qui minéralisent le site.

l'impression qui se dégage du site en un second temps, après la découverte de sa forme théâtrale, c'est l'abondance des rochers et le site de Delphes justifie pleinement cet adjectif⁴¹, même si, aujourd'hui, les endroits les plus riches en rochers sont hors du parcours habituel des touristes.

Le plan avec les rochers en couleurs (fig. 4) montre clairement un couloir emprunté par les rocs, de même qu'il y a une voie préférentielle pour les coulées de boue, celle du torrent Rhodini, nommé d'après la Phétriade le long de laquelle il coule⁴², que la Grande fouille avait détourné par des barrages construits entre le 12 et le 18 octobre 1893⁴³.

Dans l'Antiquité, les rochers n'ont pas été évacués ; ils ont été utilisés dans les aménagements ultérieurs, comme on peut le voir : on y a installé des bases de statues ; on les a intégrés dans des murs, en les ravalant (niche du bas du sanctuaire ; restauration du mur nord de la terrasse du temple, l'*ischegaon* des Comptes de la construction du temple au IV^e s.) ; enfin, selon une technique bien expliquée par E. Hansen⁴⁴, à l'époque archaïque on les a coupés en deux pour les utiliser dans des murs de soutènement, tout particulièrement le grand mur polygonal retenant au sud la terrasse du temple. La règle lesbique, une lanière de plomb qui suivait le contour du bloc permettait de lui trouver des voisins. Les rochers chus aux époques mycénienne et géométrique ont été englobés dans les fondations du temple de la 2^e moitié du VI^e s., comme l'a montré la fouille de P. Amandry en 1938⁴⁵.

Dans ce couloir des rochers, on note trois aires d'accumulation visibles – il faut cependant être conscient que les secteurs « vides » avaient été occupés par les rochers qui ont servi à la construction des murs : le soutènement de la terrasse du temple a dû en consommer un grand nombre. Ce qu'on appelle aujourd'hui le grand mur polygonal n'est que la partie inférieure d'un mur dont l'élévation se composait de quinze assises régulières de parpaings en remploi, provenant principalement des trésors détruits lors de l'aménagement de la terrasse. Les fouilleurs ne trouvèrent en place que trois assises, dont certaines ont disparu depuis.

Nous trouvons donc les accumulations suivantes :

a) au nord-est, au niveau du haut de la partie du théâtre qui accueille les spectateurs – on remarque tout particulièrement ceux qui tombèrent sur une construction monumentale du IV^e s., en calcaire de la carrière dite aujourd'hui de Saint-Élie, construction restée inachevée⁴⁶.

b) une deuxième aire se trouve sur la terrasse qui domine le temple : elle a dû être à l'origine de la construction du mur « qui retient les terres » lors de l'édification du temple du IV^e s. À la fin du VI^e siècle, si le mur méridional de terrasse fut bien construit, ce ne fut pas le cas de son homologue au nord, dont il reste cependant le départ en un magnifique appareil polygonal. On ignore les raisons de son inachèvement. Le mur construit en lien avec le nouveau temple créa les conditions d'une terrasse qui surplombait le temple

41 Les rochers continuent de tomber, entraînant des interdictions de fréquenter tel ou tel espace : c'est le cas du stade qui n'offre plus aux visiteurs la possibilité de « courir un stade ».

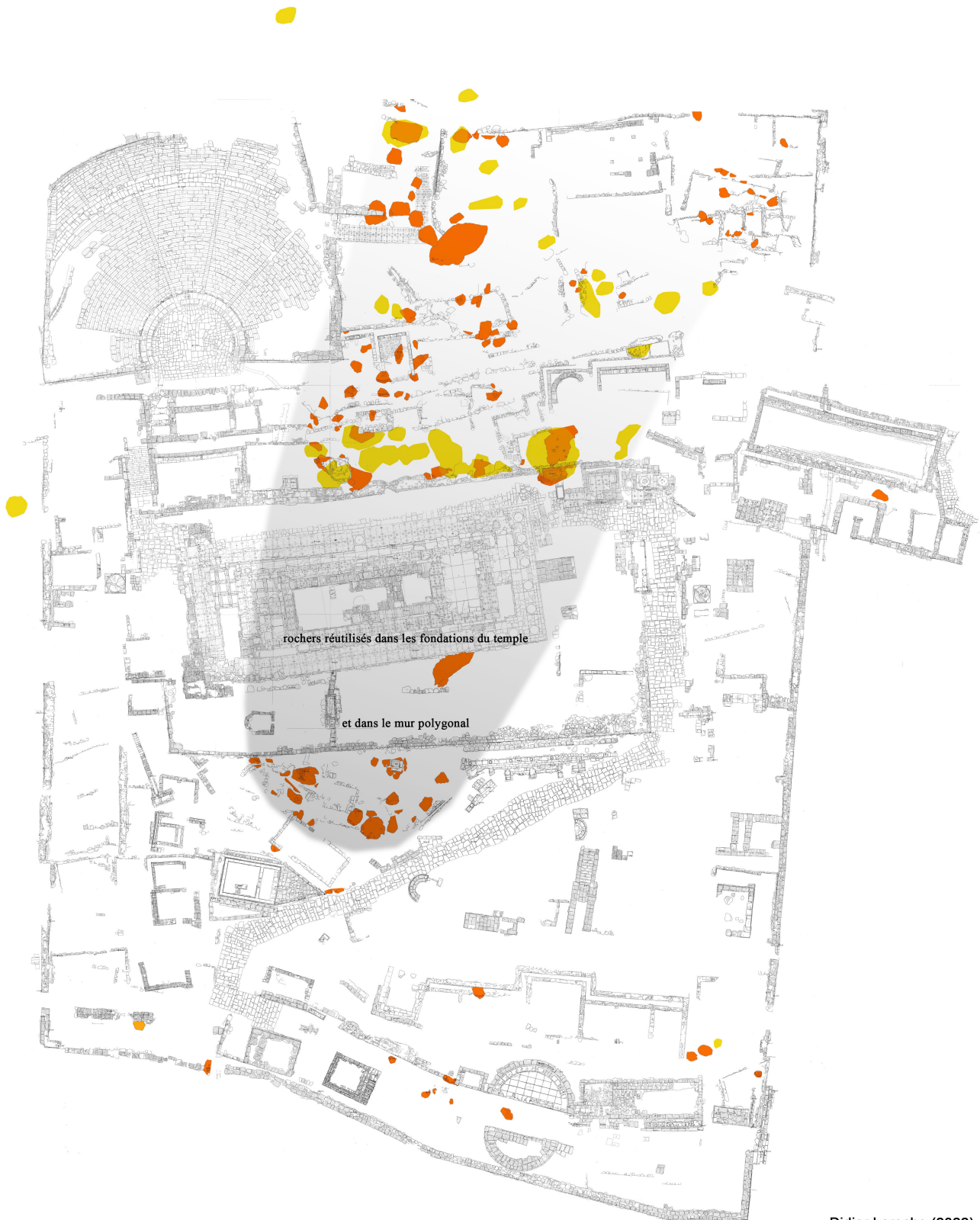
42 Le *Journal de la Grande fouille* l'appelle Xéropotomo, « le cours d'eau à sec », nom qui ne peut désigner dans ce cas le Pleistos dont l'hydronyme antique pouvait faire allusion inversement à l'abondance de ses eaux. Les digues, sans doute ébranlées par des travaux successifs, ne purent arrêter la coulée de décembre 1935.

43 Le 2 juillet 2006, le site fut sauvé par l'existence d'un coupe-feu qu'emprunta la coulée de boue au lieu de suivre son chemin habituel.

44 HANSEN 1974. L'architecte danois est allé très loin dans l'usage des rochers puisqu'il finit par produire des blocs pour mur de soutènement d'appareil isodome. Il leur a laissé à l'arrière leur forme originelle que P. Amandry a pu photographier lors des travaux de remontage du mur polygonal, en partie arraché par la coulée de boue de 1935.

45 LEMERLE 1938, p. 461- 462.

46 La disposition des rochers et la découverte de blocs de cet édifice en divers points du sanctuaire montrent que l'arrêt du chantier n'est pas lié à la chute des rochers ; cette dernière eut lieu ultérieurement, à un moment difficile à préciser.



Didier Laroche (2022)

Fig. 4 : Couloir d'éboulement des rochers dans le sanctuaire. Légende : en orange, les rochers dessinés dans l'*Atlas de Delphes* ; en jaune ceux qui sont reportés sur le plan général dressé par Y. Dupuis en 1926.

et n'a jamais été signalée dans les publications. Ce mur résista presque toute l'Antiquité⁴⁷ et ne fit l'objet de réparations dans sa partie orientale qu'à la fin de l'Empire romain, réparations qui intégrèrent les rochers responsables de sa destruction.

c) Une dernière aire se trouve sous le grand mur polygonal, là où s'étend la partie sud du sanctuaire de Gé dont la partie nord fut engloutie sous la terrasse du temple d'Apollon dans la seconde moitié du VI^e s.

2.2. Les pierres qui ont retenu l'attention et portent un nom

2.2.1. La pierre de Cronos

Selon Hésiode⁴⁸, Rhéa, lassée de voir Cronos avaler tous les enfants qu'elle lui donnait, entoura une grosse pierre de langes qui fut aussitôt engloutie. Devenu adulte, Zeus vainquit son père et lui fit recracher ses enfants dans l'ordre inverse, en commençant par la pierre qu'il plaça (στήριξε : enfonça profondément) « à Pytho la divine, au bas des flancs du Parnasse, monument durable à jamais, émerveillement des hommes mortels ». Pausanias a vu cette pierre, à quelque distance, au nord de la tombe de Néoptolème⁴⁹; il la décrit comme un λίθος οὐ μέγας. La « grosse pierre » choisie par Rhéa est, dans le paysage delphique, une pierre de petite taille qui fait l'objet d'un culte : tous les jours, elle est ointe d'huile et lors de chaque fête – et par là l'auteur semble entendre toutes les fêtes célébrées à Delphes, et non seulement celles de Zeus –, elle est recouverte d'une toison⁵⁰.

Si on suit Hésiode, la pierre devrait être fichée dans le sol. Elle devait se trouver dans un enclos dont Pausanias ne parle pas. Ce qui serait le plus en rapport avec le mythe, serait qu'il s'agisse d'une météorite qui se fiche bien dans la terre qu'elle creuse. Mais comment a-t-elle été identifiée ? On connaît dans le monde grec des cultes de météorites, comme celle qui était conservée à Caunos et qui figure au revers des statères d'argent de cette cité entre 490 et 390 ou la pierre conique du sanctuaire d'Aphrodite à Paphos qui recevait aussi des onctions régulières d'huile et qui est connue notamment par des émissions de bronze de la Confédération chypriote, portant au droit le buste de Julia Domna et au revers le temple d'Aphrodite et le bétyle⁵¹.

2.2.2. L'*omphalos*

L'*omphalos* est en fait la pierre de Delphes la plus célèbre, connue aussi bien par les textes littéraires et épigraphiques – dans ce cas, les *Comptes de construction du temple*⁵² – que par l'iconographie où elle symbolise Delphes, que ce soit sur les vases attiques et italiotes de la fin du V^e s. et du IV^e s. représentant la

47 POUILLOUX 1960, p. 89. L'emploi par l'auteur de « béton romain » ne préjuge en réalité pas de sa date réelle dans l'Antiquité tardive.

48 Hésiode, *Théogonie*, 453-506.

49 Pausanias, X, 24, 6. L'auteur présente l'identification de la pierre delphique à celle qui fut substituée à l'enfant Zeus comme une croyance locale.

50 ἔρια τὰ ἀργά – littéralement : « des laines non travaillées ».

51 Caunos : voir KONUK 2017, n° 69 ; 216-220 ; 639 ; 926-928 ; 2324 ; Paphos : IACOVOU 1994, p. 55, 15 et pl. XI.

52 BOUSQUET 1989, n° 46 B III, l. 4-5 (fourniture de six blocs de calcaire pour le secteur de l'*omphalos*) ; 49A1, l. 10-12 (construction d'une protection de briques crues autour de l'*omphalos*) ; 59A, l. 30-33 (peinture à l'encaustique de l'épistyle surmontant la *prostasis* de l'*omphalos*) ; 62IIB, l. 73-80 (ravalement de parpaings dans le secteur de l'*omphalos*).

rencontre d'Apollon et de Dionysos, le meurtre de Néoptolème ou la supplication d'Oreste, sur les reliefs comme l'en-tête du décret pour l'homme politique athénien Démade ou les offrandes faites au *Pythion* d'Icaria en Attique, mais elle figure aussi avec des statues d'Apollon et sur des monnaies, que ce soient les tétradrachmes de l'Amphictionie avec, au revers, le dieu assis sur elle, ou certaines pièces de bronze de Delphes portant, au droit, les têtes d'Hadrien ou de Faustine l'Ancienne, ou encore des peintures romaines représentant des scènes delphiques.

Le mythe des deux aigles envoyés des deux extrémités de la terre, alors imaginée comme un disque, mythe que nous connaissons par Pindare⁵³, n'explique pas comment la pierre est arrivée à Delphes. Il est vrai que cette source n'est transmise que par une brève paraphrase en prose qui dit que « sur ce que les Delphiens appellent *omphalos* se posèrent ensemble les aigles lâchés par Zeus, l'un du couchant, l'autre du levant », ce qui laisserait entendre que l'*omphalos* existait avant que sa signification ne fût évidente, à moins que le péan n'expliquât plus loin que Zeus avait marqué l'endroit avant de faire partir les oiseaux. Mais comment est arrivé l'*omphalos* ? Rien en effet ne dit qu'un des aigles portait une pierre qu'il aurait lâchée lors de la rencontre des oiseaux, comme Zeus le lui aurait ordonné. Il semble que les *omphaloi*, tous les *omphaloi* visibles à Delphes (et ailleurs) soient des artefacts qui évoquent un objet qui paraît privé de matérialité⁵⁴. L'essentiel demeure la notion de centralité et le terme grec, comme le terme nombril, renvoie à une réalité qui peut être concave ou convexe.

2.2.3. La pierre de la Sybille (πέτρα)

Si l'on excepte les pierres qui font l'objet d'un rituel comme la pierre de Cronos, elle est la seule pierre nommée par la tradition littéraire : lors de la promenade qui les conduit de l'entrée du sanctuaire au temple, Plutarque et ses amis s'arrêtent devant « cette pierre (ou rocher) qui est près du *bouleutèrion* » et où la première Sibylle s'asseyait pour rendre ses oracles⁵⁵. L'itinéraire de Pausanias et la visibilité de cette « pierre qui sort du sol » avait permis à Th. Homolle de l'identifier avec l'actuel rocher *SD* 326 et, allant plus loin, de reconnaître le *bouleutèrion* dans l'édifice allongé, daté au plus tard du début du VI^e s., *SD* 221. Un contemporain de Pausanias, l'auteur chrétien Clément d'Alexandrie parle de la première Sibylle, assise sur le rocher près du *bouleutèrion* de Delphes, tout en reconnaissant de pas être allé sur place⁵⁶. G. Rougemont a exposé, dans son compte-rendu de *l'Atlas de Delphes*⁵⁷, que c'était loin d'être assuré, mais il maintient le rocher de la Sibylle à l'emplacement indiqué par Th. Homolle, comme l'avait fait P. de La Coste-Messelière⁵⁸.

53 Pindare, fr. 54.

54 Ainsi Pindare (*Deuxième dithyrambe pour les Athéniens*, 1-4) invite les dieux de l'Olympe à se rendre à Athènes « au nombril de la ville, très foulé, odorant » (πολύβατον οἷ τ' ἄστεως ὀμφαλὸν θυόεντ'), un nombril qui correspond à la métaphore actuelle du cœur. M. CHAMPEAUX-ROUSSELOT (2013) a repris dans sa thèse sur Castalie l'ensemble des sources relatives à cette pierre particulière (p. 651-765), ce qui lui a permis de constater qu'aucun *omphalos* de pierre n'est lié au site de Castalie qui est le lieu de référence de l'*omphalos* « concave » de Pythô. L'*omphalos* convexe s'impose ultérieurement et à Delphes, au point de devenir le symbole du sanctuaire oraculaire.

55 Plutarque, *Sur les oracles de la Pythie*, IX, 398 C ; Pausanias, X, 12, 1.

56 Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 70, 3.

57 ROUGEMONT 1980, p. 102, au n°221 « *Bouleutèrion* ».

58 LA COSTE-MESSELIÈRE 1936, p. 70, n. 2 et pl. L, n°17 ; 1969, p. 752 avec renvoi au plan d'A. Tournaire, *BCH* 21, 1897, pl. XVI-XVII.

2.2.4. La pierre de Létô

Ce rocher est connu par le seul Cléarque de Soloi, élève d'Aristote, qui est allé à Aï-Khanum où il a consacré les maximes delphiques⁵⁹. Ce rocher est une base de statue, comme celui de la Sphinge naxienne et portait le groupe de Létô tenant dans ses bras l'enfant Apollon qu'elle incite à tuer Python, en lui criant « ἴε ἴε παῖ » (*tire, tire, mon enfant*) d'où viendrait le cri ἴε παῖαν du chant à l'origine apollinien. Comme Cléarque⁶⁰ évoque le platane qui ne peut être que celui qu'aurait planté Agamemnon, quand il avait consulté l'oracle, le monument devait plutôt se trouver près de Castalie. Il existe en effet deux localisations de la mort de Pythôn, l'une près du sanctuaire de Gè, comme dans l'*Hymne homérique à Apollon* où Python est une serpente et Apollon un jeune adulte ; l'autre près de Castalie qui est le lieu de la version où Apollon est un enfant porté par sa mère, version illustrée par des vases attiques du début du v^e s. et par la poésie alexandrine – Artémis est parfois présente. Pythôn est alors un mâle anthropomorphe ou anguipède. L'identification du rocher *SD 327* avec celui de Létô, due à Th. Homolle, a été contestée par P. de La Coste-Messelière et par G. Rougemont⁶¹.

Nous ne connaissons aucun autre rocher qui aurait reçu un nom dans l'Antiquité. Il faut cependant mentionner ce que les archéologues appellent le rocher des Labyades, un fragment détaché de la paroi de la Phédriade de l'ouest et tombé à quelque distance, de l'autre côté du chemin allant de Castalie à l'Apollonion. La pierre est connue depuis le milieu du xix^e s.⁶² et l'inscription qu'elle porte, datée par l'écriture du début du v^e s., ne pose pas de problème de déchiffrement, mais demeure d'interprétation délicate.

2.2.5. L'enclos avec le tombeau de Néoptolème

Un autre rocher remarquable par sa taille et resté anonyme, quoique son aménagement l'ait relié à un enclos et donc à une divinité ou à un héros, se trouve au nord-est du temple⁶³ (fig. 5 et 6). L'emplacement s'accorde bien avec celui du *téménos* de Néoptolème qui abritait le tombeau du fils d'Achille, mort à Delphes : « lorsque l'on sort du temple et qu'on tourne à gauche, il y a un enclos et à l'intérieur la tombe de Néoptolème, le fils d'Achille »⁶⁴. Les traces au sommet de ce rocher n'ont pas été étudiées, mais, comme celles qu'on retrouve sur le rocher de la sphinge des Naxiens, elles pourraient donner des informations sur ce qui s'y trouvait, peut-être l'autel sur lequel on sacrifiait au héros thessalien.

Depuis la fouille systématique du sanctuaire, un accord s'était fait pour retrouver l'enclos de Néoptolème dans l'enclos *SD 507*, malgré certaines réticences de J. Pouilloux⁶⁵ ; cependant G. Roux a démontré que la structure d'époque classique était inachevée et que, de surcroît, le lieu était inaccessible

59 ROBERT 1968, p. 421-457.

60 Athénée, XV, 701b.

61 LA COSTE-MESSELIÈRE 1936, p. 70, n. 2.

62 WESCHER, FOUICART 1860, n° 480; BAUNACK 1899, n°1863, p. 181-184 ; HEINRICHS 2010.

63 J. Pouilloux a utilisé cette installation dans sa restitution de la fontaine Cassôtis. Nous avons vu plus haut les difficultés que présentait cette hypothèse.

64 Pausanias, X, 24, 6 : Ἐξελθόντι δὲ τοῦ ναοῦ καὶ τραπέντι ἐς ἀριστερὰ περίβολός ἐστι καὶ τοῦ Νεοπτολέμου τοῦ Ἀχιλλέως ἐν αὐτῷ τάφος. Nous avons songé à identifier le *téménos* de Néoptolème avec la terrasse d'Attale 1^{er}, en raison des liens entre le fils d'Achille et la dynastie pergaménienne, mais notre nouvelle interprétation de cette terrasse s'oppose désormais à cette hypothèse.

65 POUILLOUX 1960, p. 49-60. Ce qui joua en faveur de l'identification fût la découverte par L. Lerat en 1934 (LERAT 1938, p. 201) dans l'angle sud-est de l'enclos d'un grand *pithos* rempli de cendres, d'os d'animaux et de fragments de céramique qui permirent de reconstituer un vase mycénien à quatre anses.

depuis la construction de l'ensemble attalide. Il a proposé de le chercher plus au nord dans « un espace aujourd'hui désert, sans traces de construction antique », au sud de la *Leschè* des Cnidiens⁶⁶. Quoique le lieu soit bien à gauche du temple, l'itinéraire de Pausanias ne paraît pas des plus simples, puisque peu après avoir vu la tombe de Néoptolème et la pierre de Cronos, il descend vers le temple et remonte ensuite à la *Leschè*, ce qui invite à chercher l'enclos du fils d'Achille plus près du temple. Outre Pausanias, deux scholies, l'une au vers 62 de la VII^e *Néméenne* de Pindare, l'autre au vers 1648 de l'*Oreste* d'Euripide, évoquent une première inhumation du héros sous le seuil du temple, avant que Ménélas ne l'ensevelisse ailleurs dans le sanctuaire. G. Roux⁶⁷ montre bien que les scholiastes ont pris à la lettre le terme οὔδος employé par Phérécyde d'Athènes qui voulait simplement dire que le héros était enterré près du temple d'Apollon. Néoptolème est une figure de héros sacrilège dont Pindare donne deux images : dans le *Péan pour les Delphiens*, il approuve sa mise à mort, car il a tué Priam auprès d'un autel ; dans l'ode pour un vainqueur égéète, il fait du descendant d'Éaque d'Égine la victime d'une rixe à propos de parts sacrificielles et rappelle qu'il fut enterré près du temple. Contrairement à ce que dit Pausanias⁶⁸, Néoptolème fut honoré à Delphes avant son intervention lors de l'invasion galate. Selon Pindare, il avait un sanctuaire dans un bois sacré, près du temple. Pindare se réfère à la situation qui suivit la reconstruction du temple sur une nouvelle terrasse, ce qui aurait pu être à l'origine d'un déplacement de la tombe, si elle existait auparavant dans le voisinage de l'édifice précédent. Ce qui pourrait être le cas, si le culte de ce héros revendiqué aussi par les Thessaliens avait été introduit après la première guerre sacrée, dans le cadre de l'Amphictionie. À l'époque, l'inexistence d'un mur de terrasse faisait qu'un bois de lauriers et de myrtes pouvait s'étendre à proximité du temple. L'aménagement du sanctuaire tel que l'a vu Pausanias est postérieur à la construction du mur dit *ischegaon* dans la seconde moitié du IV^e s. et peut être lié à la guerre contre les Galates ou à une initiative du roi Pyrrhos d'Épire, son descendant par Molossos, fils d'Andromaque⁶⁹. On pourrait objecter à cette proposition qu'il n'est guère possible d'organiser dans cet espace la cérémonie décrite par Héliodore dans ses *Éthiopiennes*⁷⁰. Cependant, si cet auteur semble bien informé des réalités culturelles générales, sa connaissance de Delphes doit beaucoup à une compilation d'ouvrages divers et il est plus intéressé par le déroulement de son intrigue que par la rigueur de l'information⁷¹.

L'étude récente de la *Leschè* conduit à replacer la prise de Troie sur l'intérieur de la paroi sud du bâtiment. Selon Pausanias, Néoptolème serait le seul que Polygnote aurait représenté tuant des Troyens et le peintre aurait fait ce choix, parce qu'il voulait placer la scène de l'*Ilioupersis* au-dessus de la tombe du héros⁷².

66 ROUX 1987, p. 141-143. Pour les circonstances qui ont conduit à son inachèvement, voir JACQUEMIN, LAROCHE 2001, p.329-330.

67 ROUX 1987, p. 142-143.

68 Pausanias, I, 4, 4.

69 Le culte a pu ensuite être pris en charge par les Attalides qui revendiquaient un lien avec le héros, père par Andromaque de Pergamos, héros éponyme de Pergame (JACQUEMIN 2008). Cela expliquerait la gravure des décrets de Lilaia qui concernent des soldats envoyés par Attale I^{er} pour défendre la cité vers 208. Les Ainianes, dont nous savons par les *Éthiopiennes* d'Héliodore la place que tenait chez eux le fils d'Achille, ont pu ensuite prendre la succession de la dynastie pergaménienne, s'ils n'avaient eu auparavant un rôle dans ce culte, en tant que membres de l'Amphictionie : cf. SUAREZ DE LA TORRE 1997.

70 Héliodore, *Éthiopiennes*, III,35, 2 ; 4 (l'autel du sacrifice) semble bien être celui d'Apollon ; III, 1, 3 l'hécatombe ; III 1, 2 : la procession, ainsi que les cavaliers font trois fois le tour du tombeau – III, 3, 3 : l'autel du sacrifice d'hécatombe se trouve dans le sanctuaire de Néoptolème.

71 ROUGEMONT 1992. POUILLOUX 1983 est plus sensible à l'atmosphère générale. SUAREZ DE LA TORRE 1997 adopte une position moyenne entre M.P. Nilsson qui dans sa *Geschichte der griechischen Religion* 1909 rejette toutes les informations apportées par Héliodore et FONTENROSE 1960 qui les reprend presque toutes.

72 Pausanias, X, 26, 4. La nouvelle disposition des deux scènes, l'*Ilioupersis* et la *Nékyia*, qui résulte de l'étude du bâtiment (JACQUEMIN, LAROCHE 2012-2013, p. 94-105), place la première sur le mur sud, ce qui correspond à l'affirmation de Pausanias, selon laquelle la représentation se trouverait au-dessus de la tombe du héros, ce qui ne veut pas dire que Néoptolème était figuré sur la même verticale.

2.3. Les rochers, une opportunité pour le sanctuaire

Aujourd'hui, les rochers évoquent le risque de chutes d'objets lourds qui causent des accidents. L'avertissement « chute de rochers » est bien connu et l'entrée de Delphes est signalée par des panneaux qui préviennent du risque qu'on court en abordant la zone des Phédiades. Les chutes de rochers sont, cela est vrai, assez fréquentes dans le secteur. Le site de Castalie est depuis quelques années interdit à la visite



Fig. 5 : Vue du rocher au nord-est du temple.

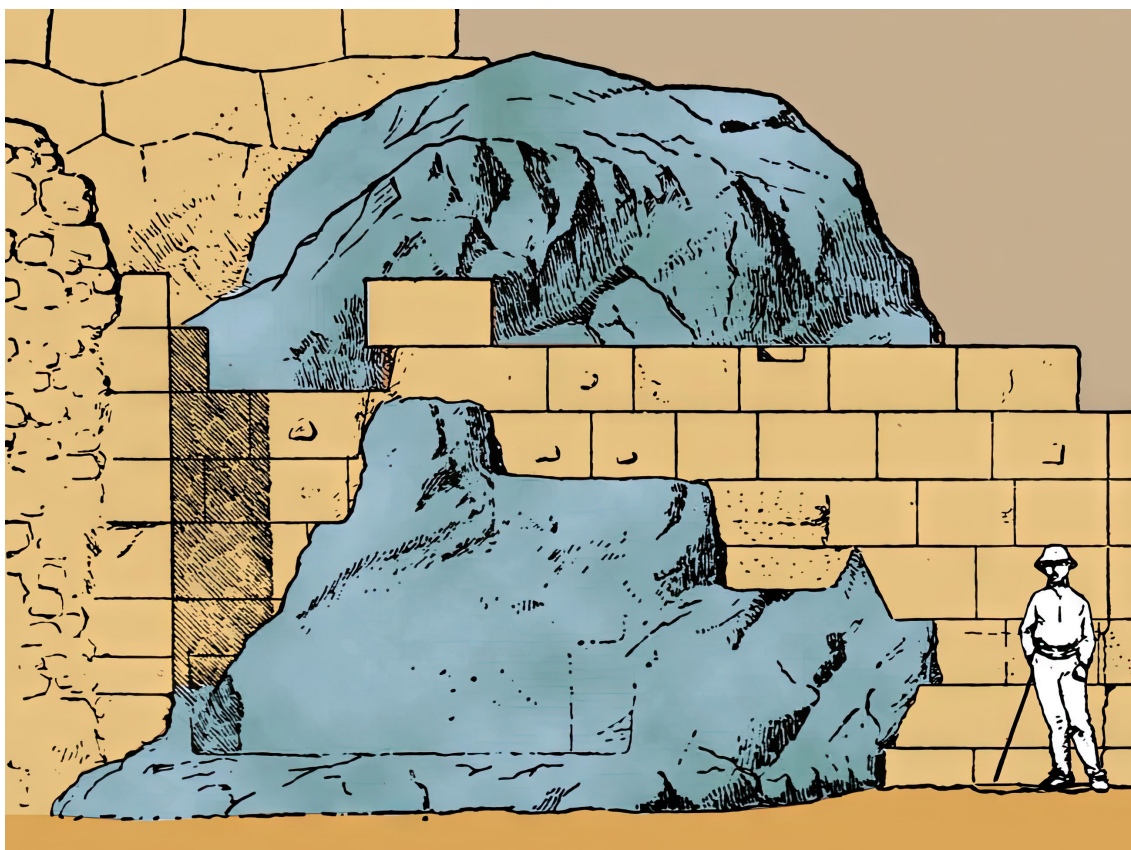


Fig. 6 : Relevé du rocher au nord-est du temple, d'après F. Courby.

et on y a pratiqué divers procédés de sécurisation de la roche, allant des infiltrations de béton armé au voilage métallique. Il y a moins de dix ans une fouille dans la partie nord-est du sanctuaire a été suspendue, à la suite de la chute d'un rocher. À peu près à la même époque, la chute de trois rochers de moyenne importance a entraîné l'interdiction d'entrer dans le stade, privant les touristes du plaisir de courir sur une piste antique. Là aussi on a cherché à protéger les vestiges par divers moyens, notamment des barrières de protection métalliques. On a même attribué à une chute de rocher consécutive d'un séisme la destruction du temple des Alcéméonides. Cependant, comme nous l'expliquons dans un article à paraître, cette thèse doit être rejetée.

Dans l'Antiquité, ce sont pourtant les rochers eux-mêmes qui ont assuré la protection du site de Delphes. Les constructions en appareil polygonal à joints courbes sont réalisées, comme l'a bien montré E. Hansen, à partir de rochers tombés⁷³. On peut y voir une facilité d'approvisionnement en pierre, mais également un attachement à ces rochers dont le dessin est conservé lors de la taille qui respecte les formes naturelles des rochers.

Si le gigantesque mur polygonal en amont du temple a été abandonné en cours de travaux, son pendant au sud a, lui, bien été réalisé et il comprenait des prolongements connus par des pierres qui n'avaient pas leur place dans le soutènement de la terrasse du temple⁷⁴. Les fondations du temple et le mur polygonal ont utilisé les rochers situés à leur emplacement même (fig. 7). Bien plus tard, à la fin de l'Antiquité, lors de la réfection tardive de l'*ischegaon*, on a également incorporé les rochers tombés dans le mur (fig. 8).

Ainsi, on voit que ces rochers, qui évoquent pour les modernes surtout une menace, constituaient également, dans l'Antiquité, le substrat des constructions du sanctuaire.



Fig. 7 : Rochers et fondations du temple des Alcéméonides (photo D. Laroche).

73 HANSEN 1974.

74 LEMERLE 1938, p. 463.

À Marmaria où les chutes de pierres menacent partout avec la proximité de la paroi des Phédriades, Hérodote nous dit que les rochers qui avaient arrêté les Perses étaient encore visibles à son époque⁷⁵. Plutôt que de les détruire, comme cela a été fait récemment des rochers tombés en mars 1905, on avait préféré à l'époque les garder comme témoins d'une intervention divine providentielle.

Selon un rapport inédit d'A. Chabrol, le site même de Marmaria aurait été choisi en raison de rochers éboulés qui auraient permis d'établir la terrasse. Sur l'un d'entre eux est d'ailleurs établi un monument que l'on a longtemps appelé « trophée des Perses » mais qui, d'après nos recherches en cours à Marmaria, serait un autel. La présence de rochers sous le sol expliquerait que les quatre monuments situés à l'ouest, contrairement au temple en tuf qui a glissé vers la pente, se sont tous, paradoxalement, affaissés en amont.



Fig. 8 : Moitié est du mur de soutènement au nord du temple, intégrant des rochers tombés.

Conclusion

Le sanctuaire initial se trouvait à l'emplacement où demeurent encore l'essentiel des rochers tombés. La sphinge des Naxiens, l'un des monuments les plus anciens de Delphes datant des années 570, était placée sur une colonne posée sur un rocher, ce qui a favorisé, comme pour beaucoup d'autres monuments, sa conservation.

Pythô, « pleine de rochers », a su d'une certaine façon utiliser cet environnement a priori défavorable pour créer un espace singulier propre à la manifestation du divin, en particulier sous les formes de l'eau et des rochers. Le dieu premier de Delphes était Poséidon, *l'époux de la Terre*, le dieu des secousses telluriques, celui qui ébranle le sol. Il est un peu oublié, même s'il avait un autel dans le temple d'Apollon et si une inscription rupestre⁷⁶, trouvée sur le chemin du stade, rappelle la venue du dieu qui débarque (*Poibatèrios*), en un lieu qui peut paraître singulier pour célébrer cette divinité qu'on attendrait plutôt vers le rivage.

⁷⁵ Hérodote, VIII, 39.

⁷⁶ Pausanias, X, 24, 4 ; JACQUEMIN 2005, p. 252-253.

Bibliographie

- AMANDRY, P., 1940-1941, « Chronique des fouilles 1940-1941 — seconde partie : fouilles et travaux de l'École française », *BCH* 64-65, p. 253-287.
- AMANDRY, P., 1942-1943, « Chronique des fouilles 1942-1943 — seconde partie : fouilles et travaux de l'École française », *BCH* 66-67, p. 327-245.
- AMANDRY, P., 1950, *La Mantique apollinienne à Delphes*, Paris.
- AMANDRY, P., 1977, « Note de topographie et d'architecture delphique, VI. La fontaine Castalie », *BCH Suppl.* 4, p. 179-228, [doi:10.3406/bch.1977.5124](https://doi.org/10.3406/bch.1977.5124).
- AMANDRY, P., 1978, « Note de topographie et d'architecture delphique, VII. La fontaine Castalie (compléments) », *BCH* 102, p. 221-241, [doi:10.3406/bch.1978.2003](https://doi.org/10.3406/bch.1978.2003).
- AMANDRY, P., 1996, « Brunnen », dans M. Maass (éd.), *Delphi, Orakel am Nabel der Welt, Ausstellung des Badischen Landesmuseums*, Karlsruhe-Sigmaringen, p. 87-94.
- AMANDRY, A., HANSEN, E., 2010, *Le Temple d'Apollon du IV^e siècle, Fouilles de Delphes II, Topographie et architecture 14*, Athènes.
- BAUNACK, J., 1899, « Delphische Inschriften », dans H. Collitz (éd.), *Sammlung der griechischen Dialektinschriften*, II, Göttingen, p. 181-963.
- BAYARD, L., 1943, « Pytho-Delphes et la légende du serpent », *REG* 56, 264-265, p. 25-28, [doi:10.3406/reg.1943.2967](https://doi.org/10.3406/reg.1943.2967).
- BOMMELAER, J.-Fr., 2015, *Guide de Delphes. Le site*, 2^e édition, Athina.
- BOURGUET, E., 1914, *Les Ruines de Delphes*, Paris.
- BOUSQUET, J., 1989, *Les Comptes du IV^e et du III^e s.*, *CID* II, Athina.
- CABARET, D.-M., DAN, A., 2020, « Jérusalem comme théâtre hasmonéen et hérodiénien », dans L. Lopez-Rabatel, V. Mathé, J.-Ch. Moretti (éd.), *Dire la ville en grec aux époques antique et byzantine*, Lyon, p. 133-160.
- CHAMPEAUX-ROUSSELOT, M., 2013, *Castalie à Delphes : dévoilement d'un site et prolongements*, thèse de doctorat, EPHE, Paris.
- CHANTRAINE, P., 2009, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, nouvelle édition, Paris.
- COURBY, F., 1913-1927, *La Terrasse du Temple, Fouilles de Delphes II*, Paris.
- DUBOIS, L., 2006, « Le nom de Pythagore », dans G.-J. Pinault, D. Petit (éd.), *La langue poétique indo-européenne, Actes du colloque de travail de la Société des Études indo-européennes, Paris, 22-24 octobre 2003*, Louvain-Paris, p. 55-62.
- DURVYE, C., MORETTI, J.-Ch., 2020, « Θεατροειδής. De la comparaison architecturale à la métaphore spectaculaire », dans L. Lopez-Rabatel, V. Mathé, J.-Ch. Moretti (éd.), *Dire la ville en grec aux époques antique et byzantine*, Lyon, p. 113-132.
- FONTENROSE, J., 1960, *The Cults and Myths of Pyrrhos at Delphi*, Berkeley-Los Angeles.
- FRICKENHAUS, A., 1910, « Heilige Stätten in Delphi », *MDAIA* 35, p. 235-273.
- HANSEN, E., 1974, « Emploi de pierres brutes dans les constructions surtout à Delphes », dans *Mélanges helléniques offerts à Georges Daux*, Paris, p. 159-179.

- HANSEN, E., 2009, « Trois notes d'architecture delphique », *BCH* 133, p. 113-152, [doi:10.3406/bch.2009.7559](https://doi.org/10.3406/bch.2009.7559).
- HEINRICHS, J., 2010, « *THRASYMACHO ARCHONTOS*. Eine bronzene Plastik des frühen 5. Jh. V. Chr., phokische Triobole und die delphische Felsinschrift der Labyaden », *ZPE* 175, p. 99-112.
- IACOVOU, M., 1994, *Monnaies de Chypre d'Elvethon à Marc Antonio Bragadino / Cypriote coinage from Evelthon to Marc Antonio Bragadino*, Nicosia.
- JACQUEMIN, A., 2005, « Panthéon et épiclèses delphiques, : Apollon et les autres dieux », dans N. Belayche *et al.* (éd.), *Nommer les Dieux. Théonymes, épithèses, épiclèses dans l'Antiquité*, Turnhout, [doi:10.1484/M.RRR-EB.4.00358](https://doi.org/10.1484/M.RRR-EB.4.00358).
- JACQUEMIN, A., 2008, « Andromaque et ses amants », dans M. Kohl (éd.), *Pergame, histoire et archéologie d'un centre urbain depuis ses origines jusqu'à la fin de l'antiquité*, Lille, p. 171-183.
- JACQUEMIN, A., LAROCHE, D., 2001, « Le monument de Daochos ou le trésor des Thessaliens », *BCH* 125, p. 305-332, [doi:10.3406/bch.2001.7145](https://doi.org/10.3406/bch.2001.7145).
- JACQUEMIN, A., LAROCHE, D., 2012-2013, « Note sur quatre édifices d'époque classique à Delphes », *BCH* 136-137, p. 83-122, [doi:10.3406/bch.2012.7925](https://doi.org/10.3406/bch.2012.7925).
- JACQUEMIN, A., MULLIEZ, D., ROUGEMONT, G., 2012, *Choix d'inscriptions de Delphes traduites et commentées*, Athina.
- KERAMOPOULLOS, A.D., 1908, *Ὁδηγός τῶν Δελφῶν*, Athina.
- KONUİK, K., 2017, *Historia Nummorum on line. Vol. I: Caria*, en ligne : hno.hum.num.fr.
- LA COSTE-MESSELIÈRE, P. de, 1936, *Au Musée de Delphes*, Paris.
- LA COSTE-MESSELIÈRE, P., 1969, « Topographie delphique », *BCH* 93, p. 730-758, [doi:10.3406/bch.1969.4894](https://doi.org/10.3406/bch.1969.4894).
- LEMERLE, P., 1938, « Chronique des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce », *BCH* 62, p. 443-484.
- LERAT, L., 1938, « Fouilles de Delphes (1934-1935) : rapport préliminaire », *RA* 12, p. 183-227.
- NACHTERGAEL, G., 1977, *Les Galates en Grèce et les Sôtéria de Delphes*, Bruxelles.
- PARKE, H.W., 1978, « Castalia », *BCH* 102, p. 199-219, [doi:10.3406/bch.1978.2002](https://doi.org/10.3406/bch.1978.2002).
- PÉCHOUX, P.-Y., 1992, « Aux origines des paysages de Delphes », dans J.-F. Bommelaer (éd.), *Delphes. Centenaire de la Grande fouille réalisée par l'École française d'Athènes, Actes du Colloque Paul Perdrizet, Strasbourg, 6-9 novembre 1991*, Leiden, p. 13-38.
- POUILLOUX, J., 1960, *La Région Nord, Fouilles de Delphes II*, Paris.
- POUILLOUX, J., 1963, « La fontaine Cassôtis », dans J. Pouilloux & G. Roux, *Énigmes à Delphes*, Paris-Lyon, p. 79-101.
- POUILLOUX, J., 1983, « Delphes dans les *Éthiopiennes* d'Héliodore, la réalité dans la fiction », *JS*, p. 259-286, [doi:10.3406/jds.1983.1469](https://doi.org/10.3406/jds.1983.1469).
- ROBERT, L., 1968, « De Delphes à l'Oxus, inscriptions grecques nouvelles de la Bactriane », *CRAI* 112, 3, p. 416-457, [doi:10.3406/crai.1968.12291](https://doi.org/10.3406/crai.1968.12291).
- ROUGEMONT, G., 1980, « Un Atlas delphique », *RA*, p. 97-104.
- ROUGEMONT, G., 1992, « Delphes chez Héliodore », dans M.-F. Baslez, P. Hoffmann & M. Trédé (éd.), *Le Monde du roman grec, Actes du colloque de Paris 17-19 décembre 1987*, Paris, p. 93-99.

ROUX, G., 1987, *La Terrasse d'Attale I, Fouilles de Delphes II*, Athènes.

SUAREZ DE LA TORRE, E., 1997, « Neoptolemos at Delphi », *Kernos* 10, p. 153-176, [doi:10.4000/kernos.655](https://doi.org/10.4000/kernos.655).

WESCHER, C. & FOUCART, P., 1860, *Inscriptions de Delphes*, Paris.

